



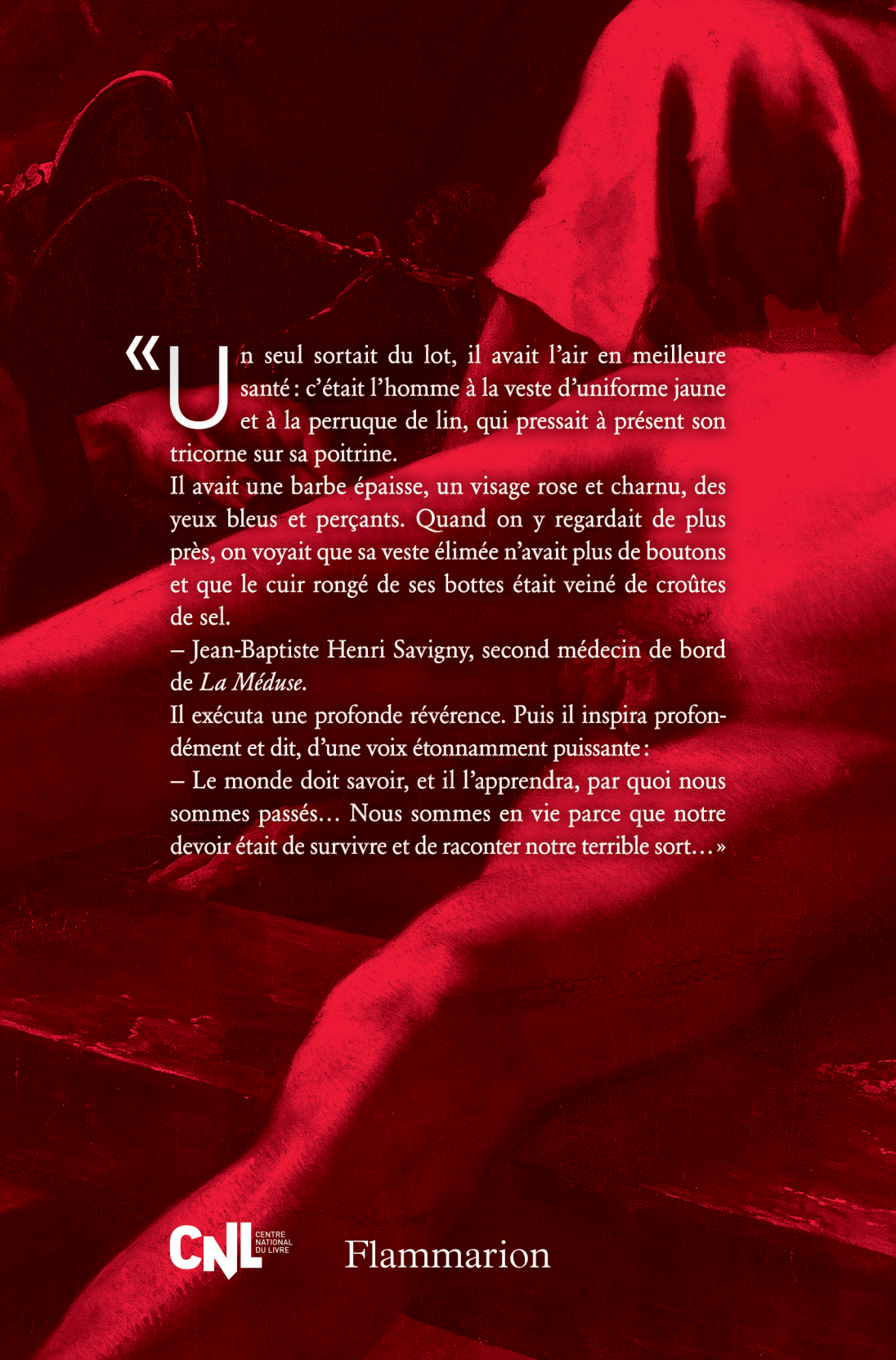
Franzobel

À CE  
POINT  
DE  
FOLIE

*d'après l'histoire du naufrage  
de La Méduse*

Flammarion





« U n seul sortait du lot, il avait l'air en meilleure santé : c'était l'homme à la veste d'uniforme jaune et à la perruque de lin, qui pressait à présent son tricorne sur sa poitrine.

Il avait une barbe épaisse, un visage rose et charnu, des yeux bleus et perçants. Quand on y regardait de plus près, on voyait que sa veste élimée n'avait plus de boutons et que le cuir rongé de ses bottes était veiné de croûtes de sel.

– Jean-Baptiste Henri Savigny, second médecin de bord de *La Méduse*.

Il exécuta une profonde révérence. Puis il inspira profondément et dit, d'une voix étonnamment puissante :

– Le monde doit savoir, et il l'apprendra, par quoi nous sommes passés... Nous sommes en vie parce que notre devoir était de survivre et de raconter notre terrible sort... »

À ce point de folie

*Du même auteur (en français)*

*Kafka, comédie*, Les Solitaires intempestifs, 1998.



Franzobel

# À ce point de folie

D'après l'histoire du  
nauffrage de *La Méduse*

*Traduit de l'allemand (Autriche)  
par Olivier Mannoni*

Flammarion

*Ce roman, dans sa version originale allemande, a été publié avec le soutien du service culturel de la ville de Vienne et du Land de Haute-Autriche. En langue française, il a été soutenu par le Centre national du livre et la Chancellerie fédérale d'Autriche.*

Titre original :

*Das Floss der Medusa*

© Paul Zsolnay Verlag Wien, 2017.

© Flammarion, 2018.

ISBN : 978-2-0814-2940-6

*Water, water, every where,  
And all the boards did shrink ;  
Water, water, every where,  
Nor any drop to drink.*

Samuel Taylor Coleridge

*Quand l'homme en arrive à ce point de folie,  
il n'y a plus rien à lui dire ;  
ses instincts deviennent ceux de la bête fauve,  
et il faut s'apprêter à se défendre contre lui  
comme on se défendrait contre quelque bête féroce.*

Alexandre Dumas





## Une matinée grasse

Trois fois neuf font un jeudi, et le 18 juillet de l'an 1816 était un jeudi magnifique. Pas un nuage ne troublait le ciel d'azur, le soleil était aveuglant, et même l'air d'ordinaire brumeux avait la limpidité du cristal. À environ trente nautiques de la côte d'Afrique occidentale, le brick *L'Argus* fendait les flots lisses de l'océan. Marsouins et dauphins bondissaient sur ses flancs, des mouettes tournoyaient dans son sillage, décrivant des arcs de cercle, montant et descendant, frôlant l'eau de la pointe de leurs ailes. À bord, les mouvements s'engrenaient avec autant d'harmonie que les pièces d'un rouage complexe. On ne ressentait pas le moindre effort.

Puis un grain de sable se glissa dans le mécanisme. Il était onze heures du matin, *L'Argus* voguait quelques nautiques au-dessus de Nouakchott, aujourd'hui capitale de la Mauritanie, à peu près à hauteur de Portendick, lorsque le matelot de vigie signala un objet deux degrés sur tribord. Personne ne soupçonna quoi que ce soit. Surtout pas nous. Mais nous le saurons bien assez tôt.

*Quel genre d'objet ?* Le capitaine, Léon Parnajon, tira sur sa pipe, se fit passer la longue-vue et ne vit rien, ni île ni navire. Une épave ? Des minutes s'écoulèrent encore avant que n'entre quelque chose dans le champ réduit de sa lorgnette : le commandant aperçut une plate-forme flottante où se dressait une tente. Des Maures ? Des Berbères ? D'autres sortes de chameliers ? Un

abri pour nomades du désert emporté par les flots ? Des esclaves évadés ? À cette époque, il n'était pas rare que des Noirs maîtrisent leurs surveillants avec l'espoir absurde de fuir. Le capitaine cherchait toujours une explication quand il distingua une silhouette titubante, au bord de la plate-forme, la tête penchée en arrière et... oui, l'homme urinait, il urinait dans sa main, semblait-il et... *Impossible !* il buvait le liquide. Dès que le pisseur leva les yeux et aperçut la voile de *L'Argus*, il se mit à sautiller furieusement et à mouliner des bras. Voilà même qu'il grimpa au mât, à présent, et agitait un chiffon.

*Du calme, du calme, Pissetrogne. Nous t'avons repéré.*

Le type ne tint pas très longtemps sur son mât, il se laissa glisser au sol avant de disparaître sous la tente. D'autres en sortirent alors, moulinant aussi des bras. Constatant que *L'Argus* les avait repérés, ils se jetèrent au cou les uns des autres et s'embrassèrent.

*Non, ce ne sont pas des esclaves évadés. Pas des Négros. Peut-être des naufragés ? Ceux de La Méduse ? Inconcevable ! La Méduse s'est échouée il y a deux semaines ; à l'heure qu'il est, et avec un peu de chance, s'il reste des survivants c'est sur la côte, mais, selon toute vraisemblance, on ne trouvera que la coque.*

Une demi-heure plus tard, *L'Argus* avait rejoint l'étrange embarcation. Un radeau, visiblement. En tout cas, le capitaine n'avait pas eu la berlue, le rafiot possédait bien un petit mât et une bâche pour se protéger du soleil. Le mousse compta treize, quatorze, quinze silhouettes décharnées. La plupart étaient entièrement nues, si ce n'est, au bout de leurs jambes émaciées, des bottes qui leur donnaient une drôle d'allure – celle d'enfants ayant chaussé des souliers trop grands. Des squelettes ambulants ! L'un d'eux arborait une perruque de lin, une veste d'uniforme jaune et un sabre en bandoulière. À son tricorne, c'était forcément un militaire. Des Français ? Ou des pirates ? Cinq d'entre eux tenaient encore debout, les autres étaient allongés ou accroupis. On mit le canot à l'eau et l'on rama dans leur direction.



— Soyez prudents ! cria Parnajon. C'est peut-être un piège. Peut-être...

Non, ce n'était pas un piège. Quand le navire fut suffisamment proche, les marins discernèrent des yeux creux, des barbes hirsutes comme du maquis, des lèvres plus sèches que du parchemin. Des épaules brûlées, des lambeaux de peau qui se détachaient, des plaies et des cloques sur tous les corps. Non, ce n'étaient pas des esclaves, ni des Berbères, ni des pirates, mais des Européens. Et quels Européens ! Aux cages thoraciques saillantes, au bassin taillé en harpe, aux fesses en galettes. Leurs cheveux, figés par le sel, rappelaient le rembourrage pour fauteuil. Et les yeux ? Masqués d'un voile sombre : des yeux de déments. Qu'est-ce que c'étaient que ces types ? Qu'avaient-ils vécu ?

Le tableau était pitoyable. Figures décharnées, bras filiformes et sans force, habits râpés jusqu'à la corde. Des loques. Vision poignante et répugnante. *En comparaison, même la canaille parisienne a encore un air de noblesse.* Le capitaine, personnage marginal dans notre histoire, les fit monter à bord et ordonna qu'on leur servît du bouillon de viande et du vin. Et puis du cognac avec des œufs brouillés.

Ces spectres errants – le capitaine Parnajon et tous les autres passagers de *L'Argus* durent l'admettre – étaient les rescapés du radeau de *La Méduse*. Ceux qu'on avait crus morts, quinze survivants sur cent quarante-sept passagers, qui avaient résisté treize jours durant sur le radeau. *Treize jours !* Le capitaine tira sur sa pipe et considéra l'assemblage de planches, un travail d'amateurs, sans compter la voile qui faisait office de tente. *Incroyable que ce machin ait pu tenir aussi longtemps sur l'eau.* L'image qui suivit lui glaça le sang : un pied, coupé au-dessus de la cheville et coincé entre deux lames de bois. La chair était jaunâtre, boursoufflée, la forme générale s'était estompée pour prendre l'aspect d'une éponge, mais, pas de doute possible, c'était un pied. Et Parnajon avisa alors de petites bandes grises suspendues aux cordages. Du poisson séché ? Des tranches de lard vieux ? Non, le capitaine en était certain, c'était de la chair humaine ! Comment

ces quinze-là auraient-ils pu survivre autrement ? Ces pisse-trognes ne s'étaient pas contentés de boire leur urine, ils s'étaient entre-dévorés. Parnajon s'étrangla en inspirant la fumée de sa pipe, avant d'être pris d'une quinte de toux. Ignorant encore que cette journée, ce radeau, ces bandes de chair grises lui vaudraient, quoi donc ? Une mention marginale dans les livres d'histoire ? Une place dans les notes de bas de page du livre de l'immortalité ?

Le cannibalisme n'avait rien d'une aberration entre gens de mer, pour peu qu'on s'en tînt aux règles. Même la très sainte Église catholique tolérait la consommation de chair humaine dans les situations extrêmes. Avec quinze survivants sur cent quarante-sept, les règles avaient-elles été respectées ? Ou bien n'en avait-on appliqué qu'une seule, la loi du plus fort ? S'était-on dépecé mutuellement avant de se nourrir les uns des autres ?

À peine arrivés à bord, certains des rescapés tombèrent à genoux en remerciant le Seigneur. L'un serra le mousse dans ses bras ; l'autre le capitaine, lequel, se remémorant la scène de l'urine, le tint à distance avec une pointe d'écœurement. Quatre d'entre eux étaient tellement faibles qu'il fallut les porter, un cinquième cria quelque chose à propos d'une bourse restée sur le radeau : *Mon argent ! Mes papiers !* On eut du mal à le dissuader de plonger dans l'eau. Un autre encore commanda du champagne, des huîtres, des langoustes, du gâteau meringué et une serviette.

— Dites à l'orchestre de ne pas se gêner pour jouer plus fort. Et aux dames de prendre patience. Je danserai bientôt avec elles.

Celui-ci avait perdu la raison. Un autre – le géologue Alexandre Corréard, auquel nous aurons encore affaire – estima sèchement :

— Messieurs, je suis outré, vous arrivez avec dix bonnes minutes de retard. Et la ponctualité ? Quelle désinvolture ! Si tout le monde faisait pareil...

Il tenta de sourire et, ne voyant personne réagir à la plaisanterie, il s'effondra.

C'étaient des morts vivants aux yeux éteints. Des yeux qui en avaient trop vu. Un seul sortait du lot, il avait l'air en meilleure santé : c'était l'homme à la veste d'uniforme jaune et à la perruque de lin, qui pressait à présent son tricorne sur sa poitrine. Il avait une barbe épaisse, un visage rose et charnu, des yeux bleus et perçants. Quand on y regardait de plus près, on voyait que sa veste élimée n'avait plus de boutons et que le cuir rongé de ses bottes était veiné de croûtes de sel.

— Jean-Baptiste Henri Savigny, second médecin de bord de *La Méduse*.

Il exécuta une profonde révérence, adressée au capitaine Parnajon, mais à nous aussi : le genre humain. Puis il inspira profondément et dit, d'une voix étonnamment puissante :

— Le monde doit savoir, et il l'apprendra, par quoi nous sommes passés... Nous sommes en vie parce que notre devoir était de survivre et de raconter notre terrible sort...

Il évoqua l'échouage de *La Méduse* sur le banc de sable d'Arguin, les canots de sauvetage qui les avaient abandonnés, une mutinerie. Les mots lui coulaient de la bouche en cascade. Cordages coupés, tempêtes, un papillon, poissons volants, requins, une deuxième mutinerie, les fûts d'eau éclatés, les rations de vin, etc.

— Il faut que vous préveniez Joséphine, ma fiancée. Dites-lui que je suis en vie et qu'elle doit préparer de la limonade. Une grande limonade glacée. Un tonneau de limonade. Douze boisseaux ! Et un cassoulet avec une oie. Du ragoût. De la tarte Tatin – non, celle-là, on ne l'inventerait que dans quatre-vingts ans, donc de la tarte aux pommes. De la crème brûlée, des profiteroles, des glaces...

Il fallut que Parnajon lève les mains, lui signifiant qu'il devrait remettre son festin à plus tard, pour que l'homme se sente en train de dérailler à son tour. Il demanda au capitaine l'autorisation de tirer une bouffée de sa pipe – « J'attends ce plaisir depuis deux semaines » –, et quand le commandant la lui eut tendue à contrecœur, il s'affaissa et l'on dut le soutenir – mais il continuait à divaguer à propos de Joséphine :



— Elle n'est pas belle et son intelligence laisse à désirer, elle est extraordinairement ordinaire, ça n'est pas une princesse, mais je l'aime. Je...

— Qu'avez-vous mangé ? demanda le capitaine.

Le regard fixé sur le rescapé, il récupéra sa pipe et l'essuya.

— Mangé ?

Savigny leva les yeux au ciel et se mit à rire. *Une irrésistible queue de bœuf aux petites joues de veau cuite en terrine et couverte de fromage, des genoux de porc aux lentilles, des tranches de rate, des rognons braisés, du pain à la moelle de bœuf, du foie d'oie, des carpes farcies, des tartes aux poires...* Il dévisagea Parnajon, suivit son regard, vit les bandes de chair grises accrochées au radeau et lut dans les pensées du capitaine de *L'Argus*. Il serait difficile d'expliquer au monde civilisé ce qui s'était déroulé sur cette embarcation. Quelqu'un le comprendrait-il ? Ou bien s'agissait-il d'un scandale à étouffer coûte que coûte ? Une chose qu'on ne devrait jamais apprendre ?

Ces ombres faméliques n'auraient pas survécu un jour de plus en mer, et bien que Parnajon fût heureux d'avoir sauvé quinze personnes de la mort, de sombres pressentiments se mêlaient à son exaltation. Étaient-ce de pauvres créatures maltraitées par le destin ou des bêtes sauvages qu'il avait ramenées à son bord ? Pour elles aussi, la sempiternelle sentence de son vieux maître, « Trois fois neuf font un jeudi », se révélerait-elle exacte ?

Singulièrement, les grandes catastrophes se déroulent souvent à l'abri des regards. Comme pour les camps de concentration, les génocides, les salles de torture ou les tragédies qui frappent les bateaux de réfugiés en Méditerranée, le public ne sut rien de l'accident subi par *La Méduse*. Il fallut attendre septembre 1816 pour que l'affaire apparût dans les journaux, d'abord français, puis dans ceux du monde entier. Un public avide de sensations se jeta sur cette histoire, et l'on put lire le récit des survivants dans le *Journal des débats*, *Le Constitutionnel*, *Le Moniteur universel*, le *Times*, la *Lemberger Zeitung*, l'*Augsburger Allgemeine*, *El Mercurio*, les *Sankt-Petersbourgskie Viedomosti* et cent autres encore.

Mais il avait fallu deux mois, jour pour jour, avant que, le 18 septembre 1816, le bien nommé général du Bouchage, ministre français de la Marine, puisse écrire au roi Louis XVIII : « J'épargnerai à Votre Majesté le récit des scènes effroyables qui ont eu lieu sur ce radeau. Tout ce que la faim, le désespoir peut produire d'horrible a été commis pendant ces treize jours de désolation. Et je gémis que des journalistes aient révélé des faits dont le tableau ne devrait jamais être mis sous les yeux des hommes. »

Trois ans plus tard, le vieux roi goutteux – enflé comme un poulpe échoué, les cheveux blancs, avec un goût prononcé pour les décorations volumineuses et les chaussures claires, l'espoir même des royalistes – s'exprima sur ce qu'il qualifia d'« incident ». À l'inauguration du Salon de peinture et de sculpture de Paris, en 1819, il dit à un jeune artiste qui, déployant une énergie surhumaine, avait fixé ces événements sur une gigantesque toile : « M. Géricault, votre naufrage, là, ça n'est pas pour nous ! » Le gras souverain prit le temps d'esquisser un geste de dédain, avant de repartir d'un pas flegmatique entouré de sa suite, tandis que le jeune peintre, qui s'était entretenu avec des survivants et procuré des cadavres auprès des Instituts d'anatomie pour préparer son tableau, restait sur place, assommé. Et bien loin d'imaginer que son œuvre passerait à la postérité, et figurerait un jour au Louvre, à côté du *Sacre de Napoléon* de Jacques-Louis David.

Cent soixante-dix années s'écoulèrent avant qu'on envisage un projet d'adaptation au cinéma, mais le monde ne voulait toujours pas entendre parler de cet « incident ». Devant la Guadeloupe, l'ouragan Hugo détruisit la réplique de *La Méduse*, et l'on mit tant de bâtons dans les roues du cinéaste franco-iranien, Iradj Azimi, qu'il en fut brisé. Il fallut qu'il se tranche les veines devant le ministère de la Culture, rue de Valois, pour que le film *Le Radeau de La Méduse* sorte en salles – sans pour autant trouver son public.

Mais quels pouvaient être ces événements dissimulés à l'humanité ? Quelle était cette histoire apparemment frappée du

*À ce point de folie*

sceau du secret ? Une tentative pour justifier l'homme devant Dieu ? Un récit sublime ? Édifiant ? Écrasant ? Cet « incident » rappelle de quoi est finalement capable notre espèce. L'honneur des Français dût-il en être entaché.

Certes, l'histoire remonte désormais à plus de deux siècles. Nous pouvons donc souffler, nous convaincre que nous avons évolué, que ce genre de choses n'arriverait plus à notre époque...  
Vraiment ?



## L'homme de fange

— C'est bien ce qui me fait peur, grinça un homme à la voix râpeuse. Quelque chose de ce genre. Je m'y attends depuis des jours. Je l'ai dans l'urine, depuis des jours... Mais pas de ça avec moi !

Quatre jours avant ce 22 septembre 1816, le ministre de la Marine française, celui dont le nom évoque la constipation, avait remis une lettre à son roi goutteux. Savigny, le médecin de bord, l'homme à la redingote jaune et à la perruque en lin, avait pris trente kilos au cours des deux mois qui avaient suivi son sauvetage ; il était revenu en France, pour y apprendre que l'amirauté ne s'intéressait pas à son histoire. Au contraire, on comptait bien mettre l'affaire sous le tapis. On fit savoir au médecin de bord qu'il n'avait pas d'avenir dans la marine et qu'il pouvait renoncer à tout espoir d'obtenir une indemnité.

— Dans l'intérêt de l'État, vous n'aurez pas à vous exprimer sur ce que vous avez vu. Le mieux serait même de vous faire tout petit et de vous débrouiller pour qu'on n'entende plus parler de vous. *On me fiche à la porte, on me traite comme un quémandeur pouilleux et rongé par les vers.* Ce n'était pas du goût d'Henri Savigny. Il voulait crier cette histoire, il voulait que le monde entier se montre compatissant. Il n'avait pas survécu à treize jours d'enfer pour se taire. S'il n'y avait eu cet appétit indicible, cette pulsion qui le forçait à tout engouffrer, pot-au-feu, viande, pommes de terre, pain, fromage, haricots, beurre liché à même

les doigts, gâteaux, pâtés, pudding et mélasse. Et aussi la limonade. Il se goinfrait comme un fou et buvait comme un buffle.

— Tu finiras par exploser, disait Joséphine.

— Tu ne peux pas comprendre. Tu n'as pas vu la mort en face pendant treize jours.

Il attendait qu'on lui fît signe, quelqu'un ayant lu son rapport parvenu à un journal par une indiscretion, quelqu'un qui l'aiderait à accéder à la gloire et à la reconnaissance auxquelles il avait droit, sans conteste. Mais il ne se passait rien. Personne ne s'intéressait à lui. Son histoire était trop rocambolesque, trop effarante, trop épouvantable.

La majorité des survivants se trouvaient encore au Sénégal, logés dans un hôpital à Saint-Louis, humide, jonché de vieux matelas, tendu de moustiquaires trouées, et dont le sol de glaise rouge regorgeait de vermine – des monstres rampants et volants qui piquaient, mordaient, autant de maîtres dans l'art perfide de vous pousser à bout.

Cinq des rescapés n'avaient pas survécu à l'été, et la plupart des autres étaient plongés dans une somnolence ponctuée d'hallucinations – ce qu'on appellerait aujourd'hui stress post-traumatique : agression, tentative de suicide, dépression. Hormis le médecin de bord, seuls le lieutenant Coudein – lequel avait sombré dans une démence religieuse et s'éternisait en prières – et le matelot Osée Thomas – qui manifestait les premiers signes d'une catatonie – avaient fait le voyage de retour en France. Durant les trois semaines de la traversée, ils n'avaient pas échangé une phrase avec Savigny. Ils avaient débarqué à Brest. Coudein voulut se rendre sur-le-champ auprès du pape Pie VII afin d'obtenir la canonisation d'un défunt mousse, et Osée se mit en chemin pour tenir une promesse – faite sur le radeau. Il n'avait pas eu beaucoup de mots au moment de saluer le médecin de bord :

— Je ne veux plus jamais vous revoir. Plus jamais. Ne veux.

Alors que Savigny avait un impérieux besoin de s'exprimer et ressassait ces treize journées sur le radeau ; Osée, lui, ne voulait plus en entendre parler. Doté d'une constitution robuste, le

matelot était resté mutique depuis son sauvetage, passant le plus clair de son temps assis, à grimacer comme un crétin. Lui aussi mangeait beaucoup, fumait et buvait comme pour se détruire. Mais il ne disait rien. Si on l'interrogeait sur l'épisode du radeau, il se contentait de secouer la tête et de grogner :

— Ça, tu ne veux pas le savoir, tu ne veux pas.

Pour comprendre ce qui se tramait dans la tête d'Osée Thomas, nous devons faire un petit saut au cœur de la France, et plus précisément à Limoges, par une froide matinée de septembre, deux mois après la catastrophe dont le monde ne savait pas encore grand-chose. Dans une rue des faubourgs, un char à bœufs venait de s'arrêter pour épargner un homme allongé sur le sol.

— Brrr, fit le cocher.

Ce dernier était un petit gaillard replet, au visage rouge, à la peau luisante, un œuf en gelée sur pattes. Il secoua la tête, frotta d'une main sa nuque grasse et grogna :

— Pas de ça avec moi. C'est bien ce qui me fait peur... Tout commence avec quelque chose comme ça, le Jugement dernier...

L'air frais sentait l'hiver, et les hautes colonnes de nuages promettaient la pluie. Alors qu'elle n'avait fait que tomber pendant tout l'été. De l'eau, depuis mars.

Ce matin-là, les coqs avaient déjà crié, et il était impossible de ne pas entendre le gazouillis des moineaux et le roucoulement des pigeons ; pourtant les gens faisaient la grasse matinée, sur leurs deux oreilles. Non loin de là, le gros cocher, un paysan du village de Pressac, avait passé la journée précédente au marché, et la nuit même il avait bu la moitié du produit de sa récolte. Sa récolte ? Hormis choux atrophiés et betteraves ridicules, cet été maudit n'avait rien fait pousser. Les citrouilles présentaient à peine la taille d'un poing d'enfant, les pommes de terre celle d'une noix, et le blé pourrissait à hauteur de genoux. Les œufs de poules n'étaient pas plus gros que les couilles d'un gamin. Maudite pluie ! Été pourri ! Pas par moi !

Le gros lard de Pressac souffrait à présent de brûlures d'estomac – dues au vin cuit coupé de poudre noire, mais aussi à la

mauvaise conscience qu'il éprouvait à l'égard de sa femme. *Cette triple buse ! Cette pipelette !* Quand il vit l'homme étalé en travers de la route, tel un sanglier mort, le cocher se mit à jurer.

— Décampe, affreux, oiseau de malheur ! Tout commence comme ça, mais pas la peine avec moi. Rien ne t'oblige à me faire ça, à moi. Pas à moi !

Lui-même aurait probablement aimé rester allongé ainsi, à dormir paisiblement, sans brûlures d'estomac ni certitude d'une imminente dispute conjugale. La route était boueuse, en plus, au point qu'en certains endroits les bœufs s'y enlisaient.

— C'est bien ça qui me fait peur, ce genre de cloportes qui sonnent le Jugement dernier. Pas la peine de me faire ça à moi.

L'homme au sol ne réagissait pas, mais des volets s'ouvraient et des têtes émergeaient en glapissant « Silence ! », « C'est dimanche, on veut dormir ! », ou encore « J'en parlerai aux autorités ». Alors, le paysan ventru sauta de son banc et, pataugeant dans la gadoue, il s'approcha de l'ivrogne pour lui décocher un coup dans le flanc. Non pas avec ses pieds grassouilleux, qui auraient produit un bruit de succion en s'arrachant à la chaussée embourbée, mais avec un bâton à la pointe cloutée. Celui dont il usait d'ordinaire pour piquer au ventre les bœufs récalcitrants – mais qui serait assez bon pour l'andouille affalée en travers de la route.

— Debout, mon gars, ou je t'arrache les oreilles ! Une rue n'est pas un lit de putain ! *Une rue, tu parles ! Un marécage !* Va donc cuver ailleurs ! Aujourd'hui, c'est dimanche, et Dieu n'aime qu'une chose, le bon ordre. Tu n'as quand même pas passé, non ? Non ! Pas avec moi ! Tu respirez. Alors lève-toi ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Tu es sourd, enfant de porcherie ?

Comme l'homme ne faisait pas le moindre mouvement, le paysan, excité par l'attention qu'on lui portait, se donna en spectacle. On aurait dit un prédicateur en temps de peste, accablé par le destin, cette mauvaise récolte. Et au bout du compte, il sortit sa verge pour démontrer à ce bœuf humain ce qu'il pensait de ce genre de barrage. Il mit un moment à se détendre, mais sa vessie finit par céder.

À peine le jet chaud eut-il atteint la tête de l'homme au sol, à peine l'agreste et fumante urine se mit-elle à couler, pareille au poison dans l'oreille du père de Hamlet, que le corps s'anima. Déjà un vagissement sortait de la bouche, les yeux s'ouvrirent, puis l'homme se frotta le ventre dans un horrible gémississement. Le paysan ne put s'empêcher de rire, tant et si bien que son urètre se resserra de nouveau. Des exclamations hilares lui parvinrent des fenêtres alentour. Mais quand l'homme, enfin réveillé, se dressa, écarta de son front sa longue chevelure laineuse – trempée, de surcroît –, quand il passa les doigts sur sa joue mouillée, puis les lécha, un silence anxieux s'installa. Le paysan avait égorgé des cochons de sa main, tiré des veaux du ventre de leur mère, tordu le cou à des oies, mais il n'avait encore jamais vu ça : deux yeux fous qui lui perçaient la peau comme des épées chauffées au rouge.

Il se dépêcha de ranger son petit Jésus et de grimper dans sa charrette.

— Pas avec moi ! Hue ! Hue donc !

L'étranger regarda, impassible, les naseaux roses des bœufs exhalant un souffle chaud, le bâton garni d'un clou semblable à un harpon de baleinier, ses bottes maculées de boue.

— En avant ! Hue donc !

La poitrine et les cuisses de l'homme à peine éveillé étaient couvertes de fange, des grumeaux de terre séchée se détachaient de lui – un golem. C'est alors que le paysan remarqua les tatouages du géant : un serpent enroulé autour d'une ancre et un poignard perçant un rouleau de parchemin où l'on pouvait lire « Davy Jones son préféré ». Le paysan écouta la lourde respiration de l'étranger, et la peur le submergea. Des gars comme ça, on aurait dû les enfermer, les décapiter. Dommage que l'écartèlement n'existe plus. De ses doigts, si courts qu'on aurait dit des griffes, il attrapa les rênes, et piqua ses animaux en criant. « Hue donc ! En avant ! Nelson ! Napoléon ! » Il leur avait bel et bien donné ces noms. Pourtant Nelson et Napoléon ne réagirent pas – l'un était mort, l'autre en exil. Des mouches

s'étaient collées au bord de leurs grands yeux noirs, et leur haleine sentait le foin, l'étable et les viscères.

L'inconnu ne bougeait toujours pas. Sa longue barbe couleur sable et gadoue lui donnait l'air effrayant. Mais c'était surtout son regard qui vous faisait courir des frissons dans le dos. Le regard d'un possédé, d'un homme tout juste sorti de l'enfer. C'était Osée Thomas, matelot de *La Méduse* : l'un des rescapés, l'un des quinze survivants. Sauf que lui n'avait pas tiré son chapeau et ne s'était pas incliné devant ses sauveurs ; au contraire, il les avait accueillis dans une apathie totale, une profonde indifférence.

— Savigny, espèce de tique, dit-il alors d'une voix atone en regardant le paysan. Tu vas payer pour ce que tu nous as fait. Je vais t'anéantir, perruque de lin, charlatan.

Le ciel lâcha de grasses gouttes crépitantes, et un rideau de brume grise recouvrit la scène.

Savigny n'était pas sur les lieux, mais à Paris, pour rendre des comptes au ministre de la Marine. *Et c'est censé être un rescapé ? Pourquoi est-il aussi gros que Louis XVIII ? Il a mangé tous les cadavres à lui seul ?*

Sur la route de Limoges, Osée n'avait pas seulement perdu la majorité de ses dents plus larges que des touches de piano, mais aussi sa tête. Certes, ce matelot, fils d'huîtres de l'île d'Aix, n'avait jamais brillé par son intelligence ; mais aujourd'hui la tempête faisait rage sous son crâne. On aurait dit que son médiocre esprit s'était rétracté comme un crustacé ; que son bon sens, désormais maintenu sous l'eau, n'était plus autorisé à en émerger que pour de brefs instants. À présent debout, le regard fixe, il poussa un cri strident mêlé d'un gargouillis, comme un cochon qu'on égorge.

— Sans rancune, marmonna le gros paysan, mais je ne suis pas votre Sabinille, ou je ne sais quoi, et puis on ne dort pas au beau milieu de la rue... Ça ne se fait pas, pas chez moi... C'est bien ce genre de choses qui me fait peur, c'est un signe... Le monde court à sa perte... C'est comme de passer sous une

échelle, comme un chat noir, ou bien... Comme cette année sans été, c'est forcément dû à quelque chose...

Il s'efforça de remettre ses bœufs en marche. Mais Nelson et Napoléon étaient figés. On aurait dit que le diable avait enfoncé des fourches incandescentes dans leurs entrailles. Quand les bêtes de trait finirent par se rappeler à quoi servait leur existence, elles quittèrent les lieux.

Osée Thomas, lui, semblait enraciné dans le sol bourbeux. Une eau brunâtre lui coulait sur le visage, décollait les grumeaux de terre accrochés à sa barbe, filait sur sa poitrine, avant de finir sa course sur son ventre et ses jambes.

Il avait la trentaine, les joues creuses et la denture clairsemée, mais il était de forte stature : les épaules larges, des muscles, un cou puissant parcouru de veines bleues. Ses vêtements élimés étaient bien trop légers pour le temps froid et humide. Une chemise de toile tachée, un pantalon raidi par la crasse – l'un et l'autre comme teints au café au lait. Maintenant que la pluie lui nettoyait le corps, on voyait ses pieds nus et couverts d'ecchymoses, sa peau tannée. Sur l'omoplate droite, là où son vêtement était déchiré, trônait un Jésus tatoué à la cendre, censé le protéger des coups de fouet. Si le paysan était resté, il aurait pu entendre les lèvres crevassées murmurer « Victor, Victor ». Dans le cerveau d'Osée couraient, comme des feux follets, les images du radeau, de la mer d'azur et du Sénégal. Il voyait des indigènes à la peau sombre et veloutée, des femmes aux robes bigarrées, le capitaine de *La Méduse* et, sans cesse, de nouveaux cadavres, des corps découpés, tranchés comme des filets mignons, et Savigny goûtant différents gobelets en étain remplis d'urine, avec des grimaces de sommelier.

Un fou, pensa une jeune servante, à laquelle les yeux d'Osée, tressaillant d'un côté et de l'autre, ne disaient rien qui vaille. Un idiot, se répéta avec conviction la vieille femme qui vidait son pot de chambre avant de le rincer à l'eau de pluie. Un imbécile, marmonna l'homme qui se hâtait de porter des épiluchures au poulailler. Un vagabond, se disaient-ils tous les trois, qu'on devrait enfermer ou, mieux, exécuter. *Domage qu'on ait renoncé*

## *À ce point de folie*

*à la claie, à la roue et au bûcher. Ça, c'étaient de vrais spectacles. Quand le bourreau, avec pinces chauffées au rouge, arrachait les tétons du délinquant...*

Mais Osée ne semblait pas remarquer tous ces gens, bourgeois blasés, pas plus que les enfants qui lui lançaient des cailloux dans le dos et décampaient dès qu'il se tournait. Il ne bougea pas de la matinée, le regard toujours vide, murmurant seulement à intervalles réguliers : « Victor, Victor. Faut que tu tiennes, les navires sont déjà en route. » Ceux qui se risquaient dehors, malgré le mauvais temps, pariaient sur un soldat dérangé, poussé sur les routes par les aléas de la guerre, aux prises avec un fantasme de victoire. Qui aurait pu deviner la catastrophe à laquelle ce barbu couvert de fange avait réchappé, une catastrophe, vieille de deux mois, située dans l'Atlantique, devant la côte d'Afrique de l'Ouest, et dont personne, ou presque, ne savait rien ?

Aux environs de midi, les cloches se mirent à sonner.

— Six glas, huit glas. Le quart du chien, marmonna Osée.

Un peu plus tard arriva un cortège de mariage. Des chanteurs et des musiciens qui jouaient avec entrain du luth, de la cornemuse, du violon, du chalumeau, et que la pluie ne semblait déranger en rien. Des femmes embrassèrent le vagabond, moqueuses, et constatèrent en fronçant le nez qu'il ne s'était pas lavé depuis des semaines – une impression qui ne tenait pas seulement au jet d'urine du paysan. Même les mendiants et les invalides, décidés à l'emmener au banquet de noces où l'on servait l'assiette des pauvres – brouet d'orge, chou et viande grasse –, finirent par se désintéresser de son cas.

— Viens avec nous, mon gars, chuinta une femme édentée, il y a de la bière, du vin cuit et des poires. (Elle dénuda sa poitrine.) Et de l'amour qui va bien. Allez, viens, bouge tes guiboles.

Mais lui ne bronchait pas, seulement capable de hurler des phrases incompréhensibles où revenaient les mots « banc de sable », « Méduse », « radeau », « William Shakespeare ».

L'an 1816 fut terrible. L'automne n'avait pas été aux couleurs de l'été indien, comme le dit la chanson : en fait, il n'y avait pas



eu d'été du tout. Une année jalonnée de famines, d'engouement pour les sectes chiliastiques qui annonçaient le retour du Messie et le massacre de tous les pécheurs. On parlait de punition divine, de cavaliers de l'Apocalypse et de fin des temps – sinon à quoi tenaient tous ces phénomènes ? Pourtant, cet été de cochon avait bien une origine : en Indonésie, au mois d'avril 1815, le volcan Tambora était entré en éruption (ou pour mieux dire : il avait explosé), recouvrant les îles voisines d'une couche de cendres de plusieurs mètres d'épaisseur. Sur ce, un tsunami avait balayé le Pacifique et lessivé des contrées entières. Pris dans l'atmosphère, un gigantesque nuage de cendre avait lentement dérivé autour de la Terre avant de s'installer, un an plus tard, au-dessus de l'Europe. D'où cette année 1816 sans été. De la pluie de mars à novembre. Aujourd'hui, le changement climatique aurait bon dos et on aurait vite fait d'interdire le trafic aérien pendant deux mois – mais, à l'époque, on imputait la faute aux sans-dieu, aux pécheurs qui voulaient renverser le roi.

Sans oublier les conséquences de la guerre. Depuis près d'un an, Napoléon était à Sainte-Hélène, les régents et leurs diplomates dansaient à Vienne, mangeaient de la potée aux épinards, de la fricassée de pommes de terre et des tartes de Linz. Mais les villes d'Europe grouillaient d'invalides, de mendiants, de déserteurs et d'anciens soldats traumatisés. Cuirassiers et carabinières se drapaient dans les étendards de Wagram ou d'Austerlitz, fantassins et artilleurs grommelaient « Napoléon, voilà un grand homme ! Il reviendra ! » Hulans, cosaques, Croates, Dalmates, Prussiens, Alsaciens, Autrichiens, selliers, cordonniers, cuisiniers de campagne, tous revenus du champ de bataille, bredouillaient, souriaient béatement comme des enfants en bas âge. Certains avaient perdu une jambe, un bras, une moitié de visage, d'autres tremblaient ou étaient pris de convulsions. Ni l'agressivité ni la violence ne les rebutaient. Ceux qui avaient droit de cité logeaient dans des foyers pour indigents, mais on expulsait les autres. Les partisans du scandale étaient mis aux fers puis au pilori, envoyés aux galères et, parfois, décapités. C'est le sort qu'aurait dû connaître Osée Thomas. Arrêté ou chassé de la

ville. Accusé de haute trahison ou de désertion. Torturé et fusillé.

Mais ce jour-là n'avait rien d'ordinaire : Limoges était en état d'urgence. La sœur d'un riche marchand de blé convolait en justes noces. Le juge de paix et tous les notables étaient conviés à la grande fête. Ainsi s'explique qu'Osée, n'ayant pas opposé de résistance aux gendarmes, ait été amené à un jeune médecin, du nom de Jacques Schulze.

La pluie tambourinait sur le rebord de la fenêtre, les volets battaient sous le vent. Des planches illustrées, dédiées à la circulation sanguine, tapissaient les murs du cabinet ; un squelette veillait dans un coin. Schulze, un Alsacien, mesurait le crâne d'un meurtrier trépassé quand on lui présenta le barbu. À la vue du médecin, Osée fut pris d'un nouvel accès de convulsions, et lui sauta dessus en hurlant. Les gendarmes, surpris par ce soudain changement d'attitude, eurent à peine le temps de voir le géant s'abattre sur le docteur pour l'étrangler. Schulze en fit tomber le crâne, qui se fracassa sur le sol. Dans la confusion, les représentants de la loi éprouvèrent un bref instant de satisfaction, cette sorte d'apaisement qui s'empare des hommes quand on s'en prend à l'autorité. Et avant qu'ils aient pu maîtriser le forcené, la figure du médecin avait déjà pris la teinte violacée du nouveau-né. Ils eurent beau enfoncer la pointe de leurs fusils dans les reins d'Osée Thomas, lui tirer sur les mains, le fangeux avait refermé ses serres sur le cou de Schulze. Et si le médecin n'était parvenu à attraper un bocal, contenant un hydrocéphale noyé dans le formol, s'il ne l'avait brisé sur la tête du fou furieux, il aurait pu renoncer à ses rêves de *flammekueche* alsaciennes, et à son étude des rapports entre anatomie et caractère. À leur tour, les gendarmes, des campagnards rubiconds, assénèrent quelques coups dans le ventre de l'enragé. L'un d'eux lui flanqua même son genou dans le visage.

— Jean-foutre !

Assommé, ligoté, aspergé d'eau froide, le patient ne bougeait plus. Il fallut que le médecin lui fasse respirer un morceau de camphre pour qu'il revienne à lui, regarde à la ronde en roulant

des yeux, avant de retomber dans sa léthargie. Du sang coulait de sa bouche.

— Est-ce qu'on doit le mettre aux fers, ou alors... le... par derrière ?

Le gendarme pointa deux doigts en forme de pistolet, mimant une exécution lors d'une tentative de fuite.

— Ni l'un ni l'autre. Déshabillez et nettoyez, croassa Schulze.

Les gendarmes maugrèrent. Ils auraient mieux fait d'aller à la noce sans prêter attention au vagabond.

— Il a certainement des poux, des acariens, la gale. Pourquoi s'infliger ce travail ? De toute façon...

— Du calme. Il n'a rien fait.

Le médecin passa la main sur son cou, sentit la trace de l'étranglement et un gratouillis dans sa gorge. Il secoua la tête ; certes, le juge de paix aurait fait fouetter l'homme, ou pire encore ; mais lui était médecin.

Schulze savait que l'inconnu était un marin. Il savait aussi ce que signifiait le cochon tatoué sur un tibia et le coq sur l'autre – une protection contre la noyade. Les cicatrices aux mollets et aux cuisses étaient typiques des matelots, de leurs incessantes allées et venues sur les cordages. Une croûte à l'épaule gauche du misérable fit bondir en arrière l'infirmière, laquelle chuchota à propos de la griffe du diable. En 1816, l'esprit des Lumières ne s'était pas imposé à tous, on croyait aux sorcières, aux sorts qui modifiaient le climat, aux puissances obscures, aux amulettes et au mauvais œil. On retournait le sol sous les potences et les guillotines pour y trouver des mandragores, on attribuait des vertus protectrices aux cheveux des pendus ou des décapités ; quant à leur pénis, on le considérait comme un remède contre la stérilité.

Mais Schulze était un humaniste et supposait que l'organe de l'âme humaine résidait dans le cerveau – ou plus exactement, en bon cartésien, dans l'épiphyse. Il n'aurait pu affirmer que cet homme était un simulateur. La fesse gauche de celui-ci révéla enfin une grande plaie fraîchement refermée, la trace d'une morsure, sans la moindre équivoque, d'origine humaine. Avait-il été parmi les cannibales ?

— Parlez donc, mon gars. Comment vous appelez-vous ? D'où venez-vous ?

Mais Osée restait planté là, muet comme une carpe. Parfois il murmurait « Victor, Victor ! ». On ne pouvait rien en tirer de plus. On fouilla les poches de son pantalon, on y trouva un couteau sans pointe, trois châtaignes fripées, une blague à tabac et un carnet où l'on avait griffonné d'une écriture maladroite : *intention, admira, phobie, hétérogène, thorax, somatique...*

Et ce Victor ? Était-ce la victoire tant invoquée ? Mais si la victoire avait cette tête-là, on pouvait faire une croix dessus. Était-ce une vie désertée par la raison ?

— Peine perdue, fit observer un gendarme. C'est comme pour les noix, celles à la coquille la plus épaisse sont souvent les plus creuses.

— On ne vous a pas demandé votre avis.

Schulze lança un regard sévère au représentant de la loi et décida de faire conduire le fou à l'hospice, avec le projet de l'utiliser pour ses expériences.

À l'hôpital, on tondit Osée, on le rase, on le baigna et on le glissa dans une chemise en drap fraîchement lavée. Les internés étaient gardés dans un grand hall à piliers, et dormaient à même le sol garni de paille. Geignements et plaintes formaient un tapis sonore aux mailles serrées ; il flottait une odeur de pus, de matières fécales et de camphre. Les religieuses, des carmélites, faisaient tout ce qui était en leur pouvoir – nourrir les malades avec des soupes claires, changer leurs pansements, les laver et prier, autant que possible –, mais elles n'étaient pas en mesure d'apporter des soins médicaux. Or, des médecins, on n'en voyait pas ici. Les pensionnaires des hospices ne valaient pas une saignée, ils ne méritaient pas qu'on leur pose des ventouses ni qu'on leur administre des médicaments – tout au plus de la craie pilée.

Seul Schulze, animé par la passion du chercheur en phrénologie, voyait en eux des objets pour la science. Des semaines plus tard, quand il s'enquit de la santé de l'inconnu, on lui répondit que son état n'avait pas évolué. Il ne manifestait toujours aucune

réaction, il continuait à regarder dans le vide et on ne lui arrachait pas un mot, excepté « Victor, Victor ». Une fois seulement, la supérieure étant venue faire la lecture du journal pour distraire les malades, il avait bondi sur ses jambes, vociférant, et s'était mis à courir en rond comme un possédé. On disait qu'il avait hurlé comme si on l'empalait et qu'on avait eu bien du mal à le maîtriser.

Schulze alla voir le patient, qui avait tout d'un forçat avec son visage glabre et son crâne chauve où pointaient quelques poils. Le médecin lui ausculta les yeux, la bouche et les oreilles, lui percuta les genoux avec un petit marteau – pas de réaction – puis demanda qu'on apporte les journaux. Il ordonna alors qu'on sangle Victor, comme il l'appelait, lequel se laissa faire sans résister. Mais ce dernier ne laissa paraître aucune émotion à la lecture des nouvelles du roi, qui revenait d'un voyage à Metz « dans l'état de santé le plus souhaitable qui fût ». Pas plus d'écho en apprenant qu'un administrateur du cadastre avait construit un observatoire et recalculé le tableau du temps solaire. L'homme tondu paraissait hors d'atteinte, et laissait le flot d'informations s'abattre sur lui dans une parfaite indifférence. Le programme des théâtres, qui donnaient justement *Joseph et ses frères*, *Pygmalion* et *La Tempête* de Shakespeare, ne suscita pas davantage de réaction.

— Il n'y a probablement pas de rapport entre la crise et le journal, conclut Schulze. À moins que vous ne vous rappeliez ce que vous avez lu ce jour-là ?

— Pour sûr, je me le rappelle !

L'air taquin, la supérieure alla chercher la feuille de chou en question. Elle n'eut aucune peine à trouver le passage qui avait déclenché la crise.

— Je pense...

— Ce que vous pensez ne m'intéresse pas, grommela le jeune médecin avant de commencer à lire : « Le *Journal des débats* du 8 septembre relate, à propos du sauvetage des quinze personnes naufragées à bord de la frégate française *La Méduse*, l'effroyable récit d'un témoin (le chirurgien de bord Savigny), récit que l'on

À ce point de folie

trouvera ci-dessous. En compagnie de quatorze de ses compagnons de malheur, Savigny a échappé comme par miracle à la mort qui l'attendait. Le récit commence au moment où *La Méduse* s'est échouée et où l'équipage a dû être réparti dans les chaloupes de sauvetage et sur un radeau fabriqué à la hâte avec les mâts et les vergues... »

La voilà donc, notre histoire ! Osée poussa un cri à faire s'effondrer l'hospice. Ses yeux roulaient à l'intérieur de leurs orbites. Schulze attrapa à pleines mains le crâne rasé, le dévisagea et demanda :

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Raconte-moi ce que tu sais.

Mais le patient resta muet, les yeux exorbités. Le médecin n'avait pas la moindre idée de ce qui se passait dans son esprit.

— Je pense que toute la pluie de cette année est un précurseur du jugement divin, dit la supérieure. Et il a fait un exemple avec ce pécheur.

— Et moi je vous dis que ce que vous pensez ne m'intéresse pas, rétorqua Schulze en lui lançant un regard mauvais.

— Pff ! fit la sœur en levant les yeux au ciel.

*Idiot infatué. Dans ce cas, tu n'as pas besoin de savoir qu'on conduit cet homme devant le juge de paix demain. Il le condamnera probablement. Vagabondage, espionnage... Les gens aiment voir la construction d'un échafaud, les artisans donner du marteau dès l'aube pour dresser la guillotine... Ils aiment voir tomber les têtes, ils aiment glapir au moment où une fontaine de sang jaillit du corps.*

Trois heures durant, Schulze s'adressa à l'étranger, sans effet. Il fallut que le médecin sorte, à bout de nerfs, en émettant un sifflement, pour que quelque chose bouge en Osée Thomas.

— Ne pas siffler, dit-il dans un souffle. Siffler attire les mauvais vents.

Mais Schulze ne l'entendit pas. Pas plus que le marmonnement de la supérieure. Mais avant de nous préoccuper de la suite du destin d'Osée, commençons par faire trois pas en arrière, à Rochefort, au moment de l'appareillage de *La Méduse*, ce qui nous amènera enfin au tout début de l'histoire.

## Pas un rat

La Charente charriait une eau brunâtre vers Rochefort. À cette époque, la ville de la côte atlantique comptait vingt mille âmes. La longue installation portuaire était dominée par la caserne, les selleries royales et deux moulins à vent, lesquels tiraient, à travers les docks, des canots pourvus de socs, destinés à évacuer la boue des ornières laissées par les charrettes. On y découvrait, en outre, la majestueuse résidence de la capitainerie, le jardin public et son allée de platanes, un chantier naval avec des scieries, des fonderies, des ateliers, un labyrinthe de buis conçu par l'épouse du commandant, ainsi que le bagne.

Rochefort-sur-Mer, bourgade tirée au cordeau, et située quinze kilomètres en amont de l'estuaire de l'Atlantique, s'était plantée à côté de l'arsenal fondé en 1666. Tandis que la rive droite était dominée par l'installation portuaire, les docks et les coques de bateaux en cale sèche – on y avait même édifié un petit arc de triomphe –, la rive gauche était une friche au sol encore meuble. Sur l'étroit chemin, au long du fleuve, les forçats halaient à contre-courant les navires qui n'avaient pas réussi à atteindre les quais en profitant de la marée. Comme il n'y avait plus de galères, les bagnards, enchaînés deux par deux à leurs fers, étaient réquisitionnés pour les travaux les plus durs et les plus dangereux.

Les mouettes rieuses traquaient les déchets et, sur *La Méduse*, un navire élancé de quarante-sept mètres de longueur, régnaient

l'excitation et la nervosité qui accompagnent les adieux imminents. Certains voyageurs étaient remontés comme des pendules, d'autres, effrayés à la perspective de la traversée, se réfugiaient dans la prière. Parmi tous les passagers – quatre cents au bout du compte –, considérons d'abord la famille Picard, au nom largement cité au cimetière de Rochefort, et qui s'affichait même sur l'un des vitraux de l'église.

— Charlotte ! Mais que fais-tu donc ? Le bateau va partir sans toi. Dépêche-toi !

Charles Picard, notaire et propriétaire d'une plantation de coton en Afrique, un homme élégant, au visage fin, au teint couleur pelure d'oignon, au cheveu grisonnant, portait un costume de drap blanc et un chapeau de paille. Un cigare, coincé entre ses lèvres, achevait de lui donner l'air satisfait. On partait enfin. L'Afrique ! Au pont inférieur, il savait bien calés plusieurs balles de toile, ainsi que des fûts de farine et de vin dont il avait personnellement veillé au chargement. Mais il ne se séparait pas d'un sac de cuir où étaient rangés, outre des manuscrits, deux petits lingots d'or avec lesquels il espérait faire vivre les siens pendant deux ou trois ans – du moins jusqu'à ce que ses plantations, celles qu'il avait acquises seize ans plus tôt mais avait dû abandonner au bout de neuf, produisent de nouveau quelque chose. Bien sûr, son épouse, Adélaïde, arborait son air grognon, mais Picard était persuadé que le Sénégal allait lui plaire. Tant de richesses les attendaient ! Une villa, une calèche, des gens de maison ! Nous vivrons dans le satin ! Même si l'avenir était au coton, et, plus encore, au tissage de la toile.

— Laura ! Charles ! Qu'est-ce qui vous arrive ?

Les deux enfants taquinaient une poule dans sa cage en bois. Au son de la voix paternelle, ils échangèrent des regards de conjurés. Laura avait six ans, Charles un de moins. La petite fille eut un sourire innocent. Elle maîtrisait toutes les ficelles de l'existence, tandis que Charles junior était un garçon placide qui se contentait d'annoncer de temps en temps le résultat d'additions les plus simples :

— Deux plus trois font cinq !



Et puis il y avait Gustavus, le nourrisson qui, à cet instant précis, tétait avidement le sein d'Adélaïde. Charles Picard n'avait pas voulu laisser sa seconde épouse en France. À quoi cela menait-il ? À la mort. « Tuberculose » avait beau figurer sur le certificat de décès de sa première femme, Charles n'en était pas moins persuadé qu'elle était morte de chagrin et de solitude. Charlotte et Caroline, respectivement âgées de dix-huit et dix-sept ans, semblaient être les répliques de leur mère défunte. Picard voyait les regards des matelots et des soldats s'insinuer dans ses filles en fleurs comme des abeilles dans un calice. Il avait toujours su que ce moment arriverait, mais pas si tôt. Il souriait, non sans amertume. Plus que le voyage imminent, il redoutait de voir ses filles éclore ainsi. Cependant, ces jeunes gens pleins de vigueur animale ne devaient pas se faire d'illusions : elles n'étaient pas des proies faciles. Il y avait de surcroît, et les Picard étaient ainsi au complet, Alphonse Fleury, un orphelin de cinq ans, neveu du notaire, un enfant qui n'avait jamais vu ses parents. Discret et souffreteux, le visage toujours barbouillé de morve et de reliefs de nourriture – mais d'une exceptionnelle intelligence. Alors que Charles junior, six plus deux font huit, n'était pas encore capable de produire une phrase convenable, et que Laura disait des choses comme « On a crassé un trou là-bis », Alphonse formait des tirades : « Quand nous mourons, revenons-nous là où nous étions avant de naître ? Et d'ailleurs, pourquoi vivons-nous ? Et mes parents étaient-ils si remarquables, que le bon Dieu ne pouvait se passer d'eux auprès de lui ? C'est assez égoïste de sa part... » Sa mère était morte en couches ; son père, le frère de Picard, n'était pas revenu de la campagne de Russie. Sous des paupières tombantes, les yeux bleus d'Alphonse exprimaient une mélancolie qui inspirait, à quiconque le rencontrait, l'envie irrépressible de lui caresser la tête. Pauvre orphelin.

— Charlotte ! Où étais-tu passée ? Le navire lève l'ancre.

La rouquine franchit la passerelle en courant, avec, à la main, un bouquet de coquelicots – cueillis dans le jardin de la capitainerie. Picard ne put s'empêcher de rire. *Qui sait dans combien de temps elle pourra de nouveau cueillir des coquelicots ?*

— Tiens, sens, fit-elle.

Elle lui colla sous le nez les pétales qui évoquaient le papier crépon. Le cœur des fleurs, quant à lui, ressemblait à un petit oursin. Les feuilles vertes étaient finement dentelées et duveteuses. Un lait, couleur beurre frais, gouttait des tiges. *Savoir si c'est bon pour la peau ?*

— Ça sent le pavot !

— Que fais-tu, Charles Picard ? Tu fumes ! Tu ferais mieux de te soucier d'obtenir une cabine ! Où allons-nous dormir ? Ici, par exemple ? Sur le pont ? Au milieu de tous ces... individus mal dégrassés ? Ça n'est pas hygiénique... ne serait-ce que pour les enfants ! (Adélaïde fronça le nez.) On croirait l'inauguration d'une maison close, avec prestations gratuites ! J'exige qu'on nous attribue une cabine. On n'espère tout de même pas que Gustavus et moi...

— Calme-toi, grogna Picard. On s'en occupera.

— Comment veux-tu que je me calme si nous n'avons pas de lit ?

Adélaïde était insupportable. Bien sûr, elle avait gardé ces grands yeux bleus d'eau qu'il aimait tant, cette peau blanche comme lait, et cette bouche joliment dessinée – quoique, depuis peu, encadrée par deux plis amers. Mais elle trouvait toujours matière à rouspéter : « Où est la casquette pour Gustavus ? Je t'ai dit de l'emporter ! Tu l'as oubliée ? Tu veux que ce petit attrape une insolation ? On en meurt, de ce genre de choses ! Non je n'exagère pas ! Et s'il a la nausée... C'est toi qui le nettoieras s'il vomit ? »

Picard haussa les épaules. Que le Gouvernement, comme il appelait son épouse, vînt à mourir à ses pieds, elle le hélérait encore du fond de sa tombe : « Tu as verrouillé les portes ? Ferme la fenêtre, à moins que tu ne veuilles nous coller un torticolis ? Comment peux-tu donner de la mélasse aux enfants ? Tu veux que les dents leur tombent à dix ans ? Qu'ils aient un jour un aussi méchant râtelier que toi ? »

Tel un chien de garde hargneux qui tire sur sa chaîne, elle lui aboyait dessus sans arrêt. Picard dissimula sa déception : il

n'avait pas obtenu de cabine. Adélaïde avait raison, ce lieu, envahi par des rustauds, n'était pas fait pour une famille de huit personnes, surtout avec quatre jeunes enfants. Les matelots étaient des gaillards assez frustes, mais que dire des soldats ? Du régiment de la coloniale, recruté parmi les repris de justice et les ratés ? Bon nombre d'entre eux portaient certainement sur le dos la marque des galériens, le lys et les trois lettres GAL. Picard compta un grand et gras Asiatique, du nom de Tcha-Tcha, et dont la coiffure rappelait une botte de roseaux ; Pampanini, un petit Génois aux yeux exorbités qui jurait sans arrêt ; des Noirs, le juif Kimmelblatt, une cantinière à la peau sombre, et un homme au visage vérolé qui attira son attention d'un « Humm ! », puis déboutonna sa chemise et lui présenta en riant une dame tatouée sur son ventre – oh, pas un travail de tâcheron, non, l'œuvre d'un artiste de la Guadeloupe ou de la Martinique. La dame pointait son derrière vers le spectateur, des fesses puissantes au centre desquelles surgissait l'ombilic de l'homme. Le vérolé gonfla sa bedaine jusqu'à ce que son nombril en émerge comme un bourgeon.

— Elle a des hémorroïdes, hurla un autre matelot. Ha, ha, ha !

Grossiers personnages. Plaisanteries salaces. Picard secoua la tête. Pris entre ces masses de muscles, il se faisait l'effet d'une lavette. Peu importait. On lui proposerait tôt ou tard une place dans le mess des cadets. Les officiers français étaient des gentlemen, ils ne toléreraient pas qu'une famille dorme sur le pont-batterie. Mais la famille en question ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Elle aurait dû monter sur le navire bien plus tôt. C'est Adélaïde qui avait tenu à rester chez elle jusqu'au départ et à n'embarquer qu'au matin où on lèverait l'ancre. Les Picard s'étaient vu attribuer le brick *L'Argus* – sous le commandement de notre capitaine Parnajon –, mais Adélaïde, créature butée, ne voulait pas d'autre bateau que *La Méduse*, le plus gros de la flotte. C'était plus sûr. Sinon, pourquoi le futur gouverneur de Saint-Louis l'avait-il choisi ? Lui aussi voyageait avec femme et enfant. Il devait avoir ses raisons.

— Rien ne nous oblige à monter dans cette coquille de noix ! Il est hors de question que nous prenions *L'Argus*, avait-elle glapi. Si tu ne nous obtiens pas une place à bord de *La Méduse*, nous ne partons pas avec toi.

Âgée de vingt-six ans, Adélaïde était tout juste un peu plus vieille que Charlotte ou Caroline, mais, alors que ses filles étaient des elfes rêveurs, l'épouse de Picard avait quelque chose d'impérieux, d'inflexible, qui le faisait parfois douter du bien-fondé de sa venue au Sénégal. Picard l'aimait toujours, mais, quand elle prenait son air de virago, son nez ressemblait à un tomahawk et sa bouche à une fronde à poix. « Charlie, fais ci, Charlie, fais ça ! », elle prononçait la dernière syllabe du prénom d'une voix stridente qui vous vrillait les oreilles. D'ailleurs, il s'appelait Charles, pas Charlie, et il détestait ce diminutif qu'il associait au jeune garçon frêle et timide qu'il avait pu être un jour.

C'était donc lui, Charles, qui avait dû harceler le commandant de la flotte, le vaniteux Hugues Duroy de Chaumareys, jusqu'à ce qu'on accède à sa demande. Chaque jour, il était revenu à la charge, il avait fait le siège de la capitainerie, mais c'est seulement la veille du départ, après la messe dominicale, qu'il avait arraché cette autorisation. Pendant le sermon, dans la petite église de Rochefort consacrée à Saint Louis, il avait déchiffré les plaques votives en souvenir des marins disparus en mer. Il les avait souvent vues, mais n'y avait jamais prêté attention. Pas plus qu'aux objets de piété, maquettes de navires et autres sébiles destinées aux veuves de marins. Soudain, il les regardait d'un autre œil. Tout comme les tableaux de catastrophes maritimes, l'autel de saint Nicolas et, après la messe, les pierres tombales du cimetière, où était gravé : « Il est resté en mer. » « La mer l'a gardé... » Picard avait alors cédé à son Gouvernement : la traversée sur *La Méduse*, un grand et rapide vaisseau, était peut-être plus sûre. Certes, sa crainte était d'autant plus absurde qu'ils vogueraient à la bonne saison, sur un trajet sans risques. Les tempêtes attendraient le mois d'août, et l'équipage n'affronterait ni le cap Horn, ni la Manche, ni les mers arctiques, pas

même le nord du golfe de Gascogne, qui ressemblait parfois à un chaudron de sorcière bouillonnant. Non, les Picard se contenteraient d'un cabotage tranquille, en direction de l'Afrique. Mais la mer était féminine, imprévisible, elle pouvait, comme son épouse, changer d'humeur sans prévenir, passer de la sérénité à la rage et se mettre à hurler « Charliiii ! ».

— Une cabine, je ne peux pas vous en donner, mon cher ami, avait dit le capitaine, un petit homme au grand nez, le visage poudré de blanc et rehaussé d'une épaisse couche de rouge. Il portait un pantalon de soie qui s'arrêtait au genou, un frac bleu rembourré aux épaules, des chaussures à boucles et à talons rouges, et son col de chemise amidonné lui remontait jusqu'aux oreilles. Pour finir, un gigantesque jabot noué avec art lui dégringolait sur la poitrine. *Un dandy affecté !*

— Votre veste est parfaitement inacceptable, avait-il poursuivi en jetant un regard dédaigneux à Picard. À votre prochain passage à Paris, faites un saut chez Staub, ou du moins chez Hörl, boulevard Montmartre. Pour le reste, vous devrez vous contenter, vous et votre famille, de l'entrepont où dorment les hommes d'équipage. Dans des hamacs. Même si je le voulais, je ne pourrais rien vous offrir de mieux. Les cabines de poupe sont toutes attribuées. À moins que mon bon Richeford, ici présent, ne souhaite échanger...

Antoine Richeford répondit d'un sourire. C'était un homme gigantesque, le crâne chauve, la bouche large et le menton mal rasé. Ses lèvres, tachées de vin rouge, dissimulaient des chicots bruns. Un gars bâti comme un boucher, peut-être pas désagréable, mais qui donnait l'impression de s'amuser de Picard. Moins pénible toutefois que le capitaine, Hugues Duroy de Chaumareys. Un minable, celui-ci. Et son nom ? Un accident. Un cauchemar. Le genre de nom auquel il aurait mieux valu renoncer avant d'entrer dans la marine. Et puis un visage niais, des yeux exorbités. *Et ce nez, un tarin !* Même avec son chapeau de capitaine, il n'arrivait pas au menton de Richeford. Avec cela grossièrement poudré, les paupières soulignées, du rouge aux lèvres et aux joues. *Et c'est à lui qu'il faut confier son sort ? Ce*

*plouc a certainement vogué sur tous les océans. Mais comment respecter un homme avec une telle allure ? Lui aussi, à sa manière, est un Charlie.*

Le péquenot, pardon, le capitaine, paraissait déguisé. On distinguait deux décorations clinquantes sous son énorme jabot. *Un général de carnaval !* Même son langage choisi avait un parfum, celui de l'édredon en taie de soie, des flacons d'eau de rose. Il n'avait de cesse de glisser citations latines et mots ronflants dans la conversation, des « superbe » ou « malédiction » (parfois un *damnatio*), mais pour ce qui était de l'expérience sur les océans... Un homme pareil ? En vérité, il n'avait jamais commandé un navire, encore moins une flotte entière. Il avait tout juste quelques notions nautiques, il savait viser le soleil avec un sextant et calculer la latitude, mais la moindre manœuvre à la voile le mettait en nage et il n'avait jamais rien compris au calcul des longueurs géographiques. D'ailleurs son visage pâteux, où son nez fanfaronnait tel un gros citron, trahissait son ignorance. Officier des douanes, tel avait été son dernier poste. Et à Bellac encore, une petite localité du Limousin, quarante-cinq kilomètres au nord de Limoges, là où nous retrouverons Osée Thomas, trois mois plus tard. Mais que pouvait bien contrôler un Hugues Duroy de Chaumareys dans ce trou perdu, sinon l'activité des bouilleurs de cru ? Distilleurs de gnôle, révolutionnaires, anarchistes, bonapartistes, pour ce fidèle au roi, tous étaient de la même engeance ! À Bellac, on avait la chance de ne pas croiser d'autres canailles que les bouilleurs de cru. Et l'officier y avait mené le train paisible des petites villes, parmi des pignoufs qui se torchaient le nez dans leurs mouchoirs, plutôt que de les parfumer, parmi des ignares dont le couteau était l'unique fierté, des rustres qui dissertaient sans fin sur la meilleure manière de glisser la lame dans l'estomac d'un mouton ballonné par trop d'herbe fraîche. *On laisse passer l'air. On rebouche le trou avec une petite branche. Un jour, quelqu'un y a coincé une flûte et a inventé la cornemuse.*

Hugues Duroy de Chaumareys dans un endroit pareil ? Si sa soif inextinguible de pouvoir et de reconnaissance n'avait changé

la donne, il y serait resté planté, à jouir de son gibier, de son vin, de son fromage, à écouter des histoires de moutons percés... Alors, ce naufrage n'aurait pas eu lieu, les Picard n'auraient pas eu à regretter leur insistance pour changer de navire, le capitaine Parnajon n'aurait jamais aperçu un radeau, Géricault n'aurait pas peint son tableau, Azimi n'aurait pas tourné son film, et Osée Thomas n'aurait pas échoué dans un hospice. Mais, non, il avait fallu que Hugo, comme on l'appelait dans son enfance, écrive au ministère, attire inlassablement l'attention sur lui, sur ses mérites et sur sa fidélité aux Bourbons, écoute la voix qui lui répétait : tu n'as pas eu ton compte dans l'existence, tu mérites mieux. Ton oncle, Louis Guillouet, n'était-il pas lieutenant-général des armées navales ? Un Hugues Duroy de Chaumareys, officier des douanes à Bellac ? Et il avait bombardé de lettres l'amirauté, les connaissances du ministre au nom d'embarras gastrique, et même ses maîtresses.

Et voilà que cet intrigant au visage fardé était bel et bien devenu commandant d'une flotte. Lui qui n'avait pas pris la mer depuis des décennies. Lui qui ne devait son poste qu'à son allégeance au roi, qu'à son soutien à la contre-révolution ; certes depuis l'Angleterre, et à coups de missives seulement. En réalité, il avait surtout soutenu les tailleurs de Bond Street, s'était fait confectionner des gants en percale dans Fleet Street, des chapeaux dans St. James Street, avait traîné entre Pall Mall, Piccadilly, Rotten Row et Vauxhall, fréquenté les hippodromes ou joué au whist au Temple Bar. Lui qui n'avait jamais toléré les stupides, répugnantes, dévastatrices idées démocratiques. Il était tout de même le neveu de son oncle, Louis Guillouet !

Et voilà Hugo, être pusillanime et fat, dont la seule grandeur était nasale, devenu commandant de la flotte. L'amirauté l'avait instamment mis en garde contre les bancs de sable de la côte occidentale de l'Afrique, elle lui avait signalé le danger des vents marins, lui avait rappelé le nom des navires qui avaient chaviré dans ces eaux. En 1784, *Les Deux Amies* avait coulé près du cap Blanc – par peur des cannibales, le capitaine s'était tiré une balle dans la bouche. En 1788, l'*Hercule* avait sombré près du cap

Boujdour ; en 1791, un navire de fret portugais ; en 1792, l'*Elvira* ; deux ans plus tard, un brick américain nommé *Liberty* ; en 1795, la corvette *Libussa* ; en 1796, la *Gudrun*. Cinquante naufrages en trente ans ! Instruit de la situation, Hugo s'était mis à faire de mauvais rêves, avec le sentiment au réveil d'avoir dramatiquement outrepassé le seuil de ses compétences en acceptant ce commandement. Les Picard et leur couvée, qui sapaient son autorité avec leur rouspétance continuelle, le mettaient à la torture. Il avait fait preuve de faiblesse en les autorisant à changer d'embarcation. Désormais, chacun savait qu'il était mou et malléable.

De son côté, il détestait déjà ces passagers, ce navire et ce voyage. Moins, cependant, que les jeunes officiers ambitieux : Reynaud, Espiaux et Lapeyrère. Tous trois avaient servi sous Napoléon, participé aux batailles, et n'éprouvaient qu'hostilité pour le royaliste qu'il était. *Caractères dépravés ! Aucun sens de la mode ni du chic !* Ils l'épiaient. Ils contestaient la primauté de droit divin accordée à la noblesse. Priaient-ils seulement Dieu ? *Des athées ! Qui nient l'existence de l'âme. Refusent l'idée que la noblesse est l'essence de toute chose. Un ordre pourtant fixé par la nature : les uns dominant, les autres sont faits pour l'esclavage.* Ils avaient la tête pleine de billevesées. République ? Démocratie ? Gouvernement du peuple ? Le peuple était semblable à un enfant – immodéré, brutal, incapable de voir plus loin que son nez. Le peuple avait besoin de discipline, pas de liberté !

Mais, avant de prendre à notre compte le jugement du capitaine, jetons un coup d'œil à ces officiers. Reynaud, trapu et puissant, les pommettes saillantes, le nez large, un début de bedon, était un être pétri d'orgueil. Imaginons un genre de Lino Ventura jeune. Avec sa stature de lutteur et sa voix de stentor, on aurait juré qu'il cherchait à couvrir ses propres paroles. Espiaux, bel homme et esprit fin, avait un visage régulier – à la Delon, cette fois –, les yeux sombres, de longs cheveux bouclés – et un penchant pour la poésie. Un idéaliste, un homme qui connaissait les femmes ! Lapeyrère se révélait plus inclassable. *Un gars impénétrable, plus taiseux qu'une pomme de terre.* Aucun



des trois jeunes gens n'avait dit plus que le nécessaire, mais chacun avait fait sentir son mépris et son désir de voir le capitaine couvert de honte. Une seule certitude : avec eux à bord, le voyage serait un calvaire.

Hugo avait envisagé de rendre le commandement, de retourner à son poste de douane, de revenir auprès des bouilleurs de cru, des perceurs de moutons, des inventeurs de cornemuses. Il avait déjà fait le brouillon de sa lettre au ministère. Mais Toni était arrivé sur ces entrefaites, Antoine Richeford, son ami de jeunesse, débordant d'humour et d'anecdotes. Ce dernier avait par ailleurs une expérience de marin. Ce Toni, tout aussi royaliste que lui, avait passé les dix dernières années comme prisonnier de guerre des Anglais. Cet homme chaleureux lui redonnait confiance. Vu par ses yeux, le navire devenait une merveille. Toni s'entendait à exalter les cabillots, les ralingues, cadènes et aussières ; il savait de quel bois étaient faits les mâts – d'érable du Canada – ; il connaissait les cordiers de Rochefort, le forgeron qui avait coulé l'ancre et la cloche de bord ; il vantait la qualité des canons, les lignes parfaites, le retranchement élané qui courait jusqu'à la ligne d'eau, l'élégance de *La Méduse*. Il chantait la beauté des boiseries de la salle à manger, semblables à une peau de pêche, celle de la voile pareille à la robe d'une comtesse ; et la figure de proue, à l'écouter, on aurait dit qu'il évoquait la Sainte Vierge. Bref, on se sentait bien mieux en présence de Richeford. Il dissertait sur chaque vin, chaque fromage, et, s'il n'avait rien d'un éphèbe, avec sa calvitie, ses chicots et son nez écrasé, il savait quand même s'attirer la sympathie des femmes. À la moindre fille de paysanne, la moindre servante d'auberge, il donnait l'illusion d'être une princesse ou la plus ravissante créature de la Terre. Bien sûr, ce Toni avait tout de l'imposteur, du jouisseur incapable de penser au lendemain, qui misait sur une seule carte et conduisait, joyusement, son monde à la catastrophe.

À Rochefort, ce charmant garçon avait mené une vie de patachon. Dans les auberges aux façences mauresques, il dévorait

pot-au-feu de la mer garnis de crabe, soupes de poisson et bigorneaux. Les longues soirées de juin lui donnaient envie de boire. Bordeaux ! Entre-deux-mers ! Mais ce qu'il préférait, c'était passer en revue la flotte amarrée le long du débarcadère, une fille à chaque bras – « ses petites ».

Hugo de Chaumareys était enfin heureux que les choses suivent leur cours. Les vents de mer avaient bloqué la flotte pendant des jours. Désormais l'autan sifflait dans les gréments, et le voyage pouvait commencer. Plus tôt on partirait, plus vite on serait au bout. Avec la marée, cent quinze centimètres d'amplitude, le niveau de la Charente avait monté, son souffle humide, son odeur de vase, vous glissaient sur les muqueuses, s'infiltraient dans votre moelle et dans tous vos os. Comme le pouls d'une gigantesque créature, les vaguelettes claquaient sans répit contre les murs du quai.

Le 17 juin 1816 était un lundi. Il n'y avait pas le moindre nuage pour troubler le bleu saturé du ciel, seul l'horizon était voilé par une fine brume. Enfin ! Il avait plu pendant tout le mois de mars, avril avait été si froid que l'écorce des arbres avait éclaté sous le gel, il avait neigé en mai, puis il était tombé des cordes pendant des semaines. Le temps était meilleur. Le sureau n'avait pas fleuri, le vent avait emporté les fleurs des cerisiers, et la grêle avait haché celles des abricotiers. Mais tout s'arrangeait. C'en était fini des routes bourbeuses et des bas maculés de fange, fini de cette gadoue où s'enlisaient les calèches, fini de cette pluie persistante – du moins pour ceux qui levaient les voiles en direction de l'Afrique.

Tout Rochefort était venu prendre congé de la flotte. Elle quitterait le port à sept heures, avec la marée. Sur le quai, la foule était énorme. *L'inauguration d'un bordel* ! Il y avait là des vendeurs de sucres d'orge ou de saucisses grillées, des portraitistes, des marchands ambulants aux corbeilles ventrales débordantes de poissons fumés, des cantinières, des badauds, des filles légères qui avaient laissé leur cœur à des soldats ou à des matelots, des mères, des pères, des frères et des sœurs.

Nous connaissons à présent les Picard, le capitaine et son ami Richeford, trois officiers. Mais où se trouvaient Osée Thomas et Savigny ? Sur le môle, l'évêque en grande tenue disait une messe : il fit un sermon à propos de Jonas, celui qu'un gros poisson avait avalé, et souhaita la réussite de l'entreprise – avec l'aide de Dieu. Ils n'étaient donc pas là. Si, à cent mètres sur le côté, assis sur un bollard d'acier, se tenait Henri Savigny, vingt-trois ans – l'un des personnages principaux de notre histoire, celui qui, plus tard, la coucherait sur le papier. Perruque de lin, tricorne. Ses médicaments et ses instruments de médecine étaient rangés dans le secteur avant de l'entrepont, où l'on avait aménagé une petite infirmerie. Mon dernier voyage, promettait-il à Joséphine, sa fiancée, qui s'agrippait à lui comme un enfant, après ça, je quitte l'armée, je m'établis et j'ouvre un cabinet... ou je prends un poste à l'hôpital de la ville. Ce dernier voyage, et nous nous marierons.

— Ce n'est pas vrai, répondit la jeune fille dans un sanglot. Tu me l'as déjà promis, et bien trop souvent.

Il observa le visage aux traits gonflés de Joséphine. Des larmes luisaient sur ses joues, et Savigny résista à la tentation de les essuyer. Cette Joséphine ferait une assistante médicale passable et une bonne mère pour ses enfants, mais Henri Savigny n'avait pas seulement une nature heureuse, toujours une plaisanterie aux lèvres et la volonté sincère d'aider les gens : il était aussi pressé de gravir les échelons. L'orgueil ! Néanmoins l'ambition de Savigny n'avait rien à voir avec celle de Reynaud (premier officier) ou de Chaumareys (capitaine). Lui ne souhaitait ni diriger un hôpital ni commander un navire ; il ne voulait pas recevoir de décorations ni s'afficher, raide comme un cierge, dans les cérémonies, ni manger du sanglier farci ; il ne tenait pas plus à s'arroger le droit de péter en public : ce qu'il voulait, c'était l'immortalité, rien de moins. Son nom devrait être connu deux siècles plus tard – et il y parviendrait, fût-ce par une autre voie que celle envisagée. Que savons-nous de lui ? Il était obstiné, travailleur, pas un génie, mais une forte volonté. Lorsque l'université de Montpellier, institution réputée, avait rejeté sa candidature, il s'était rendu chez le professeur Broussonnet et lui avait

apporté des bouts de cadavres chapardés, jusqu'au moment où ce dernier avait fini par l'admettre auprès de lui. Il est vrai qu'à Montpellier on pratiquait des dissections depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, et qu'au début du XIX<sup>e</sup> il n'était plus nécessaire de se donner beaucoup de mal pour accéder à des dépouilles, mais cet entêtement avait réussi à impressionner jusqu'au professeur Broussonnet en personne.

Savigny avait toujours procédé de la même manière : il n'avait jamais lâché, avait toujours su ce qu'il voulait et avait tout entrepris pour l'obtenir. Bien sûr, il avait été un médecin de bonne tenue, l'un de ceux qui soignent aussi les pauvres, mais il ne voulait pas passer sa vie à traiter des problèmes de goutte, d'affections bronchiques, d'incontinence et autres pathologies communes. Montpellier lui avait été gâchée par l'insistance de la fille d'un riche marchand de drap, une Margaux, et comme toute sa résistance n'avait pas dissuadé la jeune fille, il avait fini par se retirer dans son canton natal, Rochefort, où il était devenu membre de l'unique faculté de médecine maritime. Il arrivait qu'on y ampute la jambe d'un matelot, ou qu'un autre, tombé de la vergue, se fracasse le crâne, qu'on devait ouvrir à la scie. Dans ces cas-là, le médecin pouvait diagnostiquer des hémorragies dans les espaces séparant les circonvolutions cérébrales, des fractures de l'os frontal, un amollissement du tissu sur les lobes frontaux, etc. Quand Savigny disséquait un cadavre, il éprouvait une étrange excitation, une voix lui susurrant : « En avant, continue, tu es sur la trace du secret de la vie. » Ainsi la principale qualité de Jean-Baptiste Henri Savigny était-elle la curiosité ! Moins ironique que Corréard, moins dépourvu d'empathie que Griffon, deux hommes dont nous nous apprêtons à faire la connaissance. Moins anxieux ou vaniteux que le capitaine, loin des impostures de Richeford, mais pas aussi naïf qu'Osée Thomas. Curieux, un peu ergoteur, voué aux idéaux de la Révolution, Savigny croyait à la bonté de l'être humain, à la liberté, à l'égalité, à la fraternité, et au progrès, mais ni aux sermons des curés, ni aux privilèges dus à la noblesse, ni à l'idée que les pauvres étaient responsables de leur sort. Disons-le sans

ambages, Savigny était un idéaliste, l'un de ces hommes qui veulent améliorer le monde.

— J'ai le sentiment que tu me reproches quelque chose ?

Joséphine écarta sa longue chevelure de son visage baigné de larmes. Elle était à deux doigts de la crise d'hystérie. Mais Savigny savait que la jeune fille avait trop de maîtrise pour y sombrer tout à fait, elle n'était pas du genre à glapir « Charliiii ! ». Elle l'attendrait, quel que soit le nombre de voyages qu'il devrait encore entreprendre. Et il y en aurait beaucoup.

L'évêque plongea un os en argent dans l'eau bénite et le leva successivement vers le brick *L'Argus*, la flûte *La Loire*, la corvette *L'Écho* et, pour finir, le vaisseau le plus grand et le plus puissant, la frégate *La Méduse*, sur laquelle se trouvaient quatre cents personnes, deux cochons, une chèvre, quelques moineaux égarés, des araignées, des scarabées et autres bestioles, mais pas de rats. On aurait pu fouiller tout le navire qu'on n'aurait pas trouvé un seul de ces rongeurs – et cela ne tenait pas seulement aux dératiseurs venus inspecter les cales avant le chargement, mais aux animaux eux-mêmes, qui avaient évité *La Méduse* comme s'ils y avaient flairé un nid de serpents. Les rats ont un sixième sens pour les catastrophes – tout comme les grues ou les hirondelles savent à l'avance que l'hiver sera doux. Le navire gémissait, ses poutres craquaient. Il reposait à quai comme un géant bienveillant. Un géant qui voulait mettre les humains en garde. Mais personne ne l'entendait.

L'évêque fit un signe de croix sur la figure de proue en bois doré, une femme aux seins nus dotée d'une coiffure en nid d'oiseau et d'une queue de poisson. *Au nom du Seigneur et de Sa Majesté très catholique*. Au moment précis de la bénédiction du navire amiral, le gobelet en argent échappa à l'enfant de cœur, et son contenu consacré se déversa au sol, avant de se mêler aux boues de la Charente. Certains y virent un mauvais signe.

— Même pas fichu de tenir un godet, cet empoté !

Quelques-uns éclatèrent de rire, mais la plupart n'y prêtèrent pas attention. Après tout, ils ne prétendaient pas faire le tour du monde à la voile ni découvrir le passage du Nord-Ouest, ils

souhaitaient juste se rendre au Sénégal pour reprendre possession d'une colonie perdue d'Afrique occidentale. Ils comptaient y ouvrir un comptoir, comme les trois sœurs Lafitte, Francine, Germaine et Ghislaine ; prendre la tête de la capitainerie, comme Richeford ; effectuer des missions de recherche, comme Adolphe Kummer, membre de la Société philanthropique du Cap-Vert ; faire fortune dans les plantations de coton, comme Picard ; trouver un trésor, comme Alphonse, ou bien un prince charmant, comme Charlotte et Caroline. Mais les plus nombreux étaient des soldats, en quête d'aventures et de filles faciles, et qui rêvaient de faire carrière dans les colonies.

Nul n'aurait pu imaginer un désastre. Il ne vint à l'idée de personne d'inspecter le navire à la recherche des rats ni de considérer leur absence comme de mauvais augure. Pas un n'interpréta le grincement plaintif de *La Méduse* comme une imploration, une supplique pour inciter tous ces gens à reporter leur voyage ou à rester sur place.

L'enfant de chœur, à présent blanc comme un linge, se hâta de ramasser le gobelet en argent ; et l'évêque projeta quelques gouttes d'eau bénite contre la paroi ventrue et calfatée du navire.

— Il y a exactement un an, Blücher et Wellington triomphaient de Napoléon. Waterloo ! s'exclama Richeford exultant, serrant et brandissant le poing. C'est un bon présage !

Les trois officiers – l'ambitieux, l'homme qui connaissait les femmes et le taiseux – se mordaient les lèvres de rage. Chaumareys, lui, se fiait aux paroles de son ami. Un bon présage : voilà ce à quoi il voulait croire. Il n'était pas superstitieux – contrairement aux matelots qui se faisaient tatouer cochons et coqs sur les jambes, qui s'attendaient à voir éclater une querelle quand ils apercevaient deux couteaux croisés, qui refusaient d'appareiller un vendredi, qui ne toléraient rien de vert à bord et évitaient de siffler – mais un bon présage ne pouvait jamais faire de mal.

On souffla dans la corne, et Savigny dut se dépêcher d'embarquer. Il embrassa sa fiancée une dernière fois, traversa à grandes enjambées la passerelle de bois et, une fois sur le pont, heurta

Charlotte Picard, en train de humer des coquelicots. Le second médecin de bord connaissait l'effet enivrant du suc de leur capsule. Une opiomane ? Il scruta le visage de la rouquine, ponctué de taches de rousseur. Non. Certainement pas.

Joséphine réprima ses larmes, agita les bras, et toutes les personnes qui n'étaient pas censées faire la traversée furent aimablement invitées à quitter le navire. Toutes ne s'exécutèrent pas aussitôt, mais quelques mots vifs ne tardèrent pas à leur faire fuir le pont : « Toute personne non inscrite dans les registres sera jetée par-dessus bord ultérieurement. » Quelques putains, filles à soldats et marchands redescendirent en courant la passerelle, avant qu'on ne la retire et qu'on entende crier « Larguez les amarres ! ». Il n'y avait désormais plus aucun moyen de revenir en arrière. On leva l'ancre, les plantes aquatiques s'accrochaient à l'aussière, et l'eau dégoulinait de la grosse corde, comme en sueur. On remonta les cordages enroulés autour des bollards, et un officier annonça :

— Paré pour l'amarre de bout !

Les voiles à peine hissées, encore pleines de plis, commencèrent à prendre le vent. Mais c'est avant tout la Charente qui mit l'embarcation en mouvement, qui lui imposa une lente rotation, obligeant l'homme de barre à effectuer toutes sortes de manœuvres pour que le navire ne dérive pas vers l'Atlantique, la poupe en avant.

*La Méduse* était une élégante *lady* : une coque bleu foncé soulignée d'une large bande jaune d'or. Rien à voir avec ces navires de guerre anglais aux quatre ponts-batteries, de vraies dondons ; ni avec certaines frégates, grandes perches trop maigres, ni avec ces embarcations aussi pompeuses qu'une provinciale. Non, c'était une jovencelle séduisante, facile à manœuvrer, conçue par un architecte naval de génie, Jacques-Noël Sané.

L'harmonie de Rochefort joua une marche tandis que *La Méduse* tournait presque sur son axe ; les cornemuses d'Aquitaine couinaient, des larmes coulaient. On agitait des mouchoirs. Les petits équipages, des chalutiers fermement amarrés,

*À ce point de folie*

s'étaient levés pour lancer chapeaux et casquettes en l'air, et Joséphine, quant à elle, laissait libre cours à ses sentiments.

— Henri, reviens ! Ce voyage... Ce navire, il est maudit, je l'ai vu en rêve. Reviens !

Mais le médecin de bord ne l'entendait plus. Et si tel avait été le cas, il n'y aurait prêté aucune importance.



## Bon vent

Tandis que les quatre navires, fanions et pavillons battant, manœuvraient lentement dans les trois derniers méandres de la Charente, la plupart des passagers se pressaient contre le retranchement pour jeter un dernier coup d'œil aux maisons de grès blanc coiffées de leurs toits en tuile, mais aussi pour faire provision d'images bucoliques : prairies, joncs bruns, ifs couverts de mousse, pins estropiés, cèdres ceints de lierre, cyprès, chênes nains arthritiques et peupliers où le gui se livrait à des orgies.

Qui savait combien de temps s'écoulerait avant qu'ils ne reviennent en France ? Certains ne la reverraient jamais. Et comment le monde, leur monde, évoluerait d'ici-là ? Louis XVIII, ce vieillard goutteux, serait-il mort à cette date ? La noblesse aurait-elle repris les rênes ? À moins que les Jacobins ne se soient remis à faire rouler les têtes ? Girondins ? Montagnards ? Sans-culotte ? Ou que Marie-Antoinette n'ait ressuscité d'entre les morts pour venir distribuer des brioches ?

Ils glissaient maintenant devant les docks, contemplaient les ouvriers badigeonnant les coques au goudron de houille, d'autres les passant à la torche. Les travailleurs interrompaient leur besogne pour saluer le navire. C'étaient de grandes voiles qu'on avait hissées là, des ancres puissantes, des empilements de canons, quantité d'affûts et de petites chaloupes. À terre s'offrait le spectacle des feux où l'on préparait le goudron, des filets de pêcheurs déployés, des monceaux de bouées en liège. On cousait

dur dans les échoppes des fabricants de voile, on y fabriquait du cordage en quantité, et sur le chantier naval on débitait d'immenses troncs d'arbres. Toutes ces activités s'interrompirent ; on adressait des adieux à la flotte. Même les réclusionnaires, sur le chemin de halage, levèrent leurs mains enchaînées.

Sur le gaillard d'avant de *La Méduse*, on trouvait les rares matelots qui n'étaient pas suspendus dans les haubans, perchés sur les étriers à étarquer les voiles, ou occupés à souquer les glènes et les drisses. Les débauches de la vie à terre se lisaient sur les visages. Matin aigre, crâne de plomb. Les yeux étaient vitreux, hébétés. Les corps en proie au chevrottement, ou au grand tremblement. Comme tous les marins en escale, ils avaient rattrapé le temps perdu et s'étaient constitué des réserves en vue d'une longue période de privation. Mais, à présent, ils maudissaient l'alcool, juraient par Neptune qu'ils ne descendraient plus jamais une telle quantité de rhum. Qu'ils n'auraient plus jamais à se rattraper aux écoutes d'artimon pour garder l'équilibre. Il était bien difficile de dire si la démarche chaloupée et les jambes écartées de certains étaient dues aux années à bord ou aux excès des jours précédents.

— Brassez hunier et petit perroquet au carré sous le vent, entendait-on. Gréez la vergue de misaine. Amenez et roulez les drisses.

Autant d'expressions qui donnaient l'impression d'écouter une langue étrange et étrangère.

Dans son infirmerie, Savigny vérifiait la caisse de médicaments. Quinine pour faire baisser la fièvre, marante, huile de ricin et carbonate de magnésium en guise de laxatifs, préparations au mercure, nitrate d'argent pour soigner la gonorrhée, jusquiame pour apaiser les douleurs, bromure, opium, belladone ou atropine, sel de corne de cerf... Compresse, crachoirs, oreillers, bandages herniaires, vases de lit, scies, pinces, racloirs, ciseaux, ventouses... Tout était là. Une inspection exécutée en urgence, et destinée à fuir la vision d'une triste silhouette battant des bras dans sa direction, celle de Joséphine.

Entre les canons du pont supérieur se tenaient les soldats d'un bataillon de second rang. Les poules caquetaient dans leurs cages et les deux cochons (la Pompadour et Blücher) grouinaient comme pour dire au revoir à la France. Partout, cordages, câbles et aussières s'entortillaient, et Picard, qui venait de sursauter en entendant un nouveau « Charliiiiie ! », eut l'impression de se mouvoir dans un grand plat de spaghettis.

— Place ! Écartez-vous ! criaient des matelots qui couraient de tous côtés avec épisses et cabillots.

Les soldats avaient enfin pu poser sacs à dos et baïonnettes, desserrer les guêtres sur leurs bottes. Ils fumaient en contemplant, mélancoliques, le gaillard d'arrière où flânaient les centeniers et les passagers de marque. Sur les côtés, deux escaliers aux lignes élancées menaient au pont surélevé, où une balustrade bleu marine, ornée de coqs d'or et de couronnes de laurier, protégeait les rupins. Les dames balançaient leurs ombrelles, les hommes soulevaient leurs chapeaux. Certains serraient d'un air recueilli leur perruque contre leur poitrine. Ainsi, chacun faisait-il à sa manière ses adieux à sa patrie.

Auprès du grand gouvernail ferré de laiton, c'était bien Julien-Désiré Schmaltz, le futur gouverneur de Saint-Louis. Un homme sévère, le menton large, le nez légèrement aquilin, des yeux bruns toujours en mouvement, des sourcils broussailleux et des favoris garnis. Le haut col brodé d'or de sa veste en velours bordeaux était encadré par des épaulettes qui brillaient de mille feux. Un pantalon en soie, s'arrêtant au genou, laissait voir des bas blancs, des chaussures à boucles et à talons. Sur son gilet de soie étaient brodés les lys de la royauté. Avec cela une perruque blanche qui couvrait son front. Il arborait toutes ses décorations, entre autres la grand-croix de l'ordre du Mérite et l'ordre de l'Éléphant du Danemark. Voilà qui ferait impression, il en était convaincu, aussi bien à bord de *La Méduse* qu'au Sénégal, où l'attendaient des nègres primitifs, des Bédouins querelleurs, des Libanais marchandeurs et des Anglais rétifs.

Ce Schmaltz ne s'accordait pas un sourire, désireux de ne pas révéler sa satisfaction ni sa fierté d'être bientôt régent du Sénégal

— une colonie de moyenne importance, certes, mais tout de même. Ce n'était pas seulement qu'il avançât avec l'aura du pouvoir : il était aussi, incontestablement, l'homme le plus important à bord. La nervosité de ses mains et de ses yeux révélait ce qui le caractérisait : l'impatience. Il brûlait d'arriver à Saint-Louis et de prendre ses fonctions de gouverneur. Quand la flotte était restée clouée à Rochefort par des vents défavorables, il avait failli devenir fou. « Mais, maintenant, qu'on se presse ! grommela-t-il. Nous n'avons plus de temps à perdre. »

— On ne peut pas aller plus vite ? Pourquoi ne faites-vous pas hisser toutes les voiles ? demanda-t-il à l'officier de quart. Je voyage mandaté par Sa Majesté et ne tolérerai aucun retard supplémentaire. On m'attend !

Joseph Reynaud, l'ambitieux, le petit homme corpulent aux favoris saillants et à la bouche en cul-de-poule, n'accorda pas la moindre attention au gouverneur. Lui n'oubliait pas qu'il avait servi sous les ordres de Napoléon et participé à la bataille de Trafalgar. S'il présentait de légers signes d'autisme et était coutumier d'accès de colère, toutes ses pensées n'en tournaient pas moins exclusivement autour de sa personne et de sa carrière.

Mais voilà, Reynaud n'était pas devenu capitaine, il n'était que premier officier parce que le ministre de la Marine, ce royaliste constipé, lui avait fait passer devant ce vieil aristocrate de Chaumareys, un dandy à jabot bouffant, qui s'entendait autant à piloter un navire qu'un éléphant à faire une manucure, un homme qui balançait des citations latines, des *cum grano salis* ou *ius pirimum nocte (sic)*, comme à l'ostensoir. *Mais pour le reste ? Un incapable ! Un mou, une nouille à perruque ! Et pourquoi ? Parce que son oncle était le célèbre Louis Guillouet d'Orvilliers ? Fils à papa ! Fayot !*

Reynaud était de mauvaise humeur, et les remarques du passager semblaient lui glisser dessus. Schmaltz eût-il été dix fois le futur gouverneur, il n'avait aucun ordre à donner sur la passerelle. Pour être précis, il n'avait même rien à y faire. *Qu'est-ce que c'est que ce type qui se penche sur des cartes maritimes en faisant*



N° d'édition : L.01EHBN000977.N001  
Dépôt légal : août 2018